

« Redécouvrir ses tonitruants et brillants débuts »

Antoine de Baecque – L'HISTOIRE

« La cinéaste berlinoise évoque la colère de toute une génération »

TÉLÉRAMA

« Des personnages féminins fascinants de combativité »

REVUS ET CORRIGÉS

« Redécouvrir le cinéma de Margarethe Von Trotta, c'est redécouvrir une oeuvre où, sans conteste, le personnel est politique et le politique est personnel. »

CULTUROPOING

REPRISE

Trois films de la cinéaste berlinoise évoquent la colère d'une génération dans l'Allemagne des années 1970.

Alors que la sombre saga d'Action directe est au cœur d'un des romans de la rentrée (*La Vie clandestine*, de Monica Sabolo) et que Marco Bellocchio vient de réaliser une série remarquable sur les Brigades rouges (*Esterno Notte*, prochainement sur Arte), quelques films de **MARGARETHE VON TROTTA** refont opportunément leur apparition dans les salles. La cinéaste berlinoise fut l'une des toutes premières à se confronter à ces années de violence politique et à se demander ce qui avait poussé « *quelques individus à une guerre sans merci contre l'État* ». À l'orée des années 1980, dans **LES ANNÉES DE PLOMB**, électrisée par l'intense et douloureux face-à-face entre deux actrices d'exception, Jutta Lampe et



L'Honneur perdu de Katharina Blum (1976).

Barbara Sukowa, elle contait de manière à peine détournée la trajectoire tragique de Gudrun Ensslin, cofondatrice de la Fraction armée rouge avec Andreas Baader, morte en 1977 dans les quartiers de haute sécurité de Stammheim. Les deux sœurs de fiction de Margarethe von Trotta suivent une voie parallèle aux sœurs Ensslin, Juliane essaie de comprendre la dérive de Marianne vers le terrorisme et se bat pour combattre la thèse d'un suicide en prison.

Le drame à vif est une manière pour la cinéaste d'ausculter les convulsions de l'Allemagne d'après guerre dans laquelle sa génération a grandi: « *Le silence oppressant, la chape de plomb d'une société dont nous avons le sentiment de ne pouvoir nous libérer que dans la colère et la violence.* » Deux autres films plongent dans le tumulte et le désarroi de ces années-là. Dans le fameux **HONNEUR PERDU DE KATHARINA BLUM** de 1976, Margarethe von Trotta brosse le portrait d'une jeune femme amoureuse d'un militant traqué, poussée à bout par la brutalité policière et médiatique d'une RFA sur les dents. Dans **LE SECOND ÉVEIL DE CHRISTA KLAGES**, film méconnu à découvrir, elle met en scène une révoltée en cavale superbement interprétée par Tina Engel: « *Je donne toujours leurs chances aux femmes, disait la cinéaste. Les hommes, j'ai toujours l'impression qu'ils ne savent pas se servir de leur expérience.* » — **Laurent Rigoulet**
| En salles, avec *Rosa Luxembourg* (1986).

Les débuts de Margarethe von Trotta

Cette rétrospective montre l'engagement de la réalisatrice allemande dès ses tout premiers films au milieu des années 1970.



1



2



3

■ L'Allemagne des années 1970 trouve son cinéma : *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1) pointe les excès de la répression policière ; *Le Second Éveil de Christa Klages* (2) relate le braquage d'une banque pour sauver une garderie ; *Les Années de plomb* (3) porte sur le terrorisme d'extrême gauche.

Pour nos abonnés



12 OCTOBRE
20 HEURES

Splendor

Paris



Les Années de plomb
de Margarethe von Trotta

Projection suivie d'une discussion entre la réalisatrice, **Johann Chapoutot**, spécialiste de l'Allemagne, et **Antoine de Baecque**, critique et historien du cinéma

40 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

**Inscription :
privilege-abonnes
@histoire.presse.fr**

Cinéma Le Champo,
51, rue des Écoles, 75005 Paris

Fille de peintre et d'aristocrate, Margarethe von Trotta est élevée en cinéphilie à Paris, comme toute la jeunesse européenne des années 1960. Mais sa première vocation est celle de comédienne, bientôt pour le Kleines Theater de Francfort. Elle est alors l'une des égéries du jeune cinéma allemand du début des années 1970, jouant pour Rainer Werner Fassbinder, Herbert Achternbusch, Volker Schlöndorff, dont elle est l'épouse deux décennies durant. A partir de 1975, elle passe à la réalisation. La rétrospective actuelle permet de redécouvrir ses tonitruants et brillants débuts dans la carrière, grâce à trois films d'engagement et d'histoire, *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1975), *Le Second Éveil de Christa Klages* (1978) et *Les Années de plomb* (1981), tournés en six ans.

Révélation

Le premier, adapté du roman du prix Nobel Heinrich Böll, écrit avec Volker Schlöndorff, joué par la charismatique Angela Winkler, est une révélation à sa sortie. Son sous-titre – « Comment peut naître la violence et où elle peut conduire » – dit l'engrenage s'emparant de la réputation d'une jeune femme, qui a simplement été, une nuit, l'amante d'un terroriste. Le film autopsie dès lors les excès de la répression policière et les

mécanismes du dénigrement systématique dans une certaine presse, celle du groupe allemand Springer. Entre surveillance, travestissements de la vérité et psychoses collectives, Katharina voit son existence broyée. Margarethe von Trotta ne filme pas directement un épisode de la traque de la bande à Baader, mais dénonce la paranoïa d'une société où la « majorité silencieuse » se livre pieds et poings liés à la police d'État, faisant écho à la célèbre prise de position de l'écrivain Heinrich Böll qui, en 1972, dans

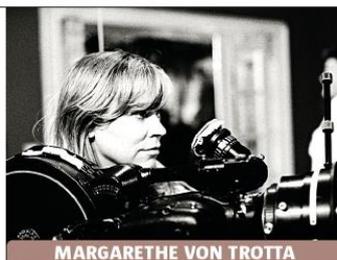
Ces trois films font ressentir le malaise de l'histoire allemande

un article retentissant, réclama pour les jeunes terroristes le « droit à une justice sereine », seule capable de préserver la démocratie de ses dérives autoritaires.

Avec *Le Second Éveil de Christa Klages*, qui relate le braquage d'une banque par trois amies pour venir en aide à une garderie, la cinéaste stigmatise l'immobilisme politique du pouvoir allemand. Elle trouve de fait son registre privilégié, qui reviendra de film en film, jusqu'au très beau *Hannah Arendt*, en 2012 : les portraits fins et sensibles de femmes ré-

volées par une société patriarcale hypocrite. A travers ces femmes, c'est déjà l'histoire tragique de l'Allemagne qui transparaît en filigrane, comme ressurgie dans le présent.

Les Années de plomb concentre tous ces thèmes, s'inspirant de la vie des sœurs Ensslin, Christiane, la journaliste, et Gudrun, la terroriste de la bande à Baader, devenues Juliane (Jutta Lampe) et Marianne (Barbara Sukowa). La première, l'aînée, d'un caractère calme et posé, et la cadette, jeune rebelle embrassant les causes avec générosité, traversent l'Allemagne d'après-guerre puis participent au mouvement de contestation étudiant de la fin des années 1960. Tandis que Juliane se fait féministe et journaliste, Marianne s'engage plus radicalement. Elle est arrêtée par la police pour terrorisme, jugée, placée en cellule d'isolement. Juliane lui rend visite mais ne la comprend pas. Un jour, cependant, elle apprend sa mort, « suicidée » en prison. Elle refuse de croire à cette version officielle, mène l'enquête mais n'aboutit à



MARGARETHE VON TROTTA

rien. Avec les mois qui passent, la chape de silence et d'oubli recouvre l'affaire. Juliane s'occupe dès lors du fils de sa sœur, désormais orphelin.

Œuvre déboussolante

Lion d'or à Venise, véritable bilan de la décennie noire, le film de Margarethe von Trotta n'a qu'un but, parfaitement atteint : faire renaître le passé de l'histoire allemande, le fantôme nazi comme la politique de l'oubli, qui réunit et divise les personnages. Prisonnières du passé, engagées dans le présent, placées devant leurs culpabilités et leurs non-dits, non montrés, leurs aveuglements, elles deviennent des formes d'histoire à ciel ouvert. L'œuvre est inconfortable, déboussolante,

■ La réalisatrice allemande lors du tournage de *L'Amie* en 1983.

lante, comme si chaque spectateur subissait, en même temps que les deux sœurs, l'après-coup traumatique des années de plomb.

Ces trois films, d'une puissante cohérence, font ressentir le malaise de l'histoire allemande, appelant et dressant les spectres du passé pour les projeter dans les couloirs du temps, afin qu'ils ressurgissent dans la décennie 1970. Quarante-cinq ans plus tard, alors que tout pourrait sembler oublié, ces fantômes de femmes continuent de nous hanter. ■

Antoine de Baecque

À VOIR

L'Honneur perdu de Katharina Blum, *Le Second Éveil* de Christa Klages, *Les Années de plomb* et aussi *Rosa Luxemburg* M. von Trotta, en salle le 12 octobre.

EVERETT/AURIMAGES

Les
événements
qui ont changé
le cours de
l'histoire.



DU LUNDI 4
AU VENDREDI
8 JUILLET
9H05 - 10H

Xavier
Mauduit



L'esprit
d'ouverture.

© Radio France/C. Abramowitz

En partenariat
avec

L'Histoire

L'HISTOIRE / N°500 / OCTOBRE 2022

Margarethe Von Trotta : années d'aplomb

REVUS.
& corrigés

par ALEXANDRE MATHIS

Quatre films de la cinéaste allemande ressortent en salle. Peu connue du grand public, elle fait pourtant partie de la Nouvelle Vague allemande et porte en étendards les luttes féministes et la résistance à l'ordre établi, avec à chaque fois des personnages féminins fascinants de combativité.

Une fête déguisée qui tourne vite au jeu de séduction avec un beau brun ténébreux aux yeux bleus : Katharina Blum vit une belle soirée. Elle ne se doute pas que le lendemain, la police allemande va débarquer chez elle pour l'arrêter. « Où le caches-tu ? » vocifère le policier chargé de l'arrestation. Dans *L'Honneur perdu de Katharina Blum*, la Katharina du titre, interprétée par Angela Winkler, ne joue pas les ingénues, elle résiste, lance un regard froid à son hôte indésirable. Le beau brun est parti, ils ne le trouveront pas. Katharina est mise en garde à vue pour être interrogée. C'est le début des problèmes. Premier film de Margarethe Von Trotta, co-réalisé avec son mari de l'époque, Volker Schlöndorff¹, l'histoire est une adaptation du roman éponyme de Heinrich Böll. Si son titre donne déjà une indication du sujet de l'œuvre – à savoir comment la réputation d'une femme peut être souillée en quelques jours – c'est dans le sous-titre originel du roman que l'on en devine plus : « *Comment peut naître la violence et où elle peut conduire* ». Et en effet, il est question de violence partout et tout le temps dans le film.

C'est d'abord par la police que vient cette violence. Elle interroge Blum sur sa vie privée. Peu à peu, l'investigation policière tourne à l'enquête morale. Katharina ramène-t-elle souvent des hommes chez elle ? Pourquoi à ce compte des gens la surnomment-elle « la nonne » ? Et son ex-mari, pourquoi l'a-t-elle quitté, parce qu'il était



Margarethe Von Trotta.

pauvre ? Les policiers s'interrogent même sur ses revenus, bien trop faibles pour se payer un tel appartement, ainsi que sur ses déplacements en voiture sur plusieurs années. Si chaque question sert officiellement à savoir si elle est une anarchiste criminelle, le flic joué magistralement par Mario Adorf distille un soupçon d'immoralité quant à son mode de vie. Son ton, son regard, son insistance mettent mal à l'aise. Katharina Blum résiste aux questions intrusives, ne s'excuse pas d'aimer les hommes ou de potentiellement avoir couvert la fuite de son amant d'une nuit.

Du plomb dans l'aile

L'autre composante envahissante pour Katharina est la presse. En quelques jours, des déclarations mensongères et une intrusion de chaque instant – un journaliste particulièrement tête à claques va jusqu'à se rendre sur le lit de mort de la mère de Katharina – détruisent la réputation publique de l'héroïne. Harcelée à coups de téléphone et de lettres salaces, Katharina voit sa vie détruite. Et si l'on découvre que son implication dans la fuite de son amant est bien plus importante que prévue, son lynchage rend furieux. Enfermée, harcelée, puis relâchée mais toujours vue comme coupable, Katharina est à la fois une victime politique d'une Allemagne fédérale aux méthodes à peine moins cruelles que celles appliquées de l'autre côté du mur de Berlin, et une victime du patriarcat.

Ce même lien est fait dans *Les Années de plomb*, sorti en 1982². Le film raconte l'histoire de deux sœurs, Juliane et Marianne, et s'inspire de la vie de Gudrun Ensslin (cofondatrice de Fraction armée rouge, organisation terroriste d'extrême gauche) et de sa sœur Christiane. Féminisme et lutte socialiste coexistent. Marianne finit en prison et sa sœur la soutient comme elle peut. Or, leurs approches de la lutte féministe divergent. Quand la première s'engage à la lutte sur le terrain, la seconde a une vie plus bourgeoise et se cantonne à des actions pacifistes au sein d'une association. Pourtant, Von Trotta commence son film par ces actions « de salon », avec notamment une scène où Juliane milite sur la place publique pour le droit à l'avortement. Son discours, clair et bien construit, est filmé comme pouvant porter ses fruits. En revanche, si quelques scènes suivent Marianne lors d'un voyage au Liban, rien de concret n'est montré quant à l'impact de son action.

Figures symboliques

Est-ce à dire que la cinéaste préfère le féminisme ouaté et bourgeois ? Pas nécessairement. Lors de sa prise de parole concernant l'avortement, le personnage de Juliane clame : « Les riches ont toujours su comment faire. Les pauvres ne peuvent pas. » Preuve qu'elle a une conscience de classe, malgré son statut et son éducation bourgeoise. Un même paradoxe parcourt le biopic *Rosa Luxemburg* (1986), où Von Trotta filme des bourgeois en train de faire la lutte des classes. Sauf que ces bourgeois, Luxemburg en tête, ont eu un impact décisif dans les



1. Chef de file de la Nouvelle Vague allemande et devenu mondialement connu avec *Le Tambour*, Palme d'or 1979 ex-aequo avec *Apocalypse Now*.

2. Traduit en Italien *Anni di piombo*, c'est ce titre de film qui va populariser l'expression « année de plomb » pour caractériser les tourments politiques des années 1960 à 1980.



Rosa Luxemburg.

révolutions russes, allemandes et les luttes sociales du début du XX^e siècle. La cinéaste filme ce paradoxe de grands discours extrêmement pertinents et des tergiversations dans des appartements confortables. Principalement porté par l'interprétation de Barbara Sukowa, récompensée au Festival de Cannes 1985, le film rappelle à quel point Luxemburg a dérangé la classe dirigeante et crispé les hommes qui se voyaient confisquer la parole. Assassinée par des militaires en 1919, Rosa Luxemburg demeure aujourd'hui encore la grande figure contestataire allemande. En 2012, Von Trotta a consacré un autre biopic à l'autre grande figure de résistance allemande : Hannah Arendt. Et pour l'incarner, elle offre à nouveau le rôle à Barbara Sukowa, comme pour lier définitivement ces deux grandes dames avec un même visage aux yeux du public.

Il est aussi question de surimpressions des visages dans *Les Années de plomb*. Alors que Juliane rend visite à Marianne au parloir, la vitre qui les sépare superpose leurs deux visages par un jeu de reflets. À cet instant, les dissensions quant à la manière de lutter n'existent plus. Les deux sœurs ne font qu'une, comme si la convergence des luttes

se faisait en une image. Un parfum de révolte parcourt le dernier segment du film, où Juliane, scandalisée et détruite par le tragique sort réservé à sa sœur, fait tout pour mettre en lumière une vérité qui ne verra jamais le jour. Si elle ne l'explique pas, Juliane se demande si Marianne ne serait pas une Rosa Luxemburg contemporaine. Tous les personnages féminins chez Von Trotta se caractérisent par leur défiance quant au rôle que la société – policiers, politiques, presse, et plus généralement les hommes – veut leur faire endosser.

Fuites en avant *Le Second Éveil de Christa Klages*, réalisé en 1978, donne encore dès son titre le cœur du sujet de travail de la réalisatrice. Christa commet un braquage avec deux amis. Mais seule son histoire est vraiment importante. Le premier complice a disparu et n'apparaît jamais. Le second suit Christa – sans jamais être le moteur de l'action – et se fait tuer d'une balle dans le dos par la police, à la manière de Belmondo dans *À Bout de souffle* (1960). Surtout, le « second éveil » indique que ce larcin permet à Christa de s'émanciper de sa vie d'avant. D'abord, elle commet le braquage pour qu'une garderie qu'elle a ouverte aie de l'argent ; son but n'est donc pas égoïste. Surtout, à travers sa fuite criminelle, elle rencontre ou retrouve des personnes qui lui ouvrent divers horizons. Un pasteur bienveillant dont elle tombe amoureuse pourrait signifier un renoncement à sa liberté. Or jusqu'au bout, elle reste libre et ne s'enferme dans aucune relation conjugale. Elle croise surtout deux autres femmes importantes. Ingrid, son amie d'enfance, qui la cache un temps. Elles s'émancipent ensemble de leur vie d'avant. Et Lena, la jeune femme victime du braquage au début du film, qui parcourt l'Allemagne à la recherche de Christa, comme si elle voulait la confronter à son crime. Or, dans un final inattendu, elle fait face à son bourreau. Les policiers présents lui demandent s'il s'agit bien de la personne qui l'a braquée. Lena répond que non, ce n'est pas elle. Son regard ne ment pas pourtant, elle l'a bien reconnue. Oui, mais elle ne veut pas enfermer cette femme : une sororité survient comme par surprise.



Les Années de plomb.

Cette sororité parcourt les quatre films de Von Trotta qui ressortent en salle. Dans *L'Honneur perdu de Katharina Blum*, seule la femme flic fait preuve d'un peu d'humanité. Des personnages masculins sont aussi des aides pour ces héroïnes (le pasteur du *Second Éveil de Christa*, l'avocat pour qui travaille Katharina, le compagnon de Juliane dans *Les Années de plomb*). Mais leurs actions se limitent à un soutien, jamais à une émancipation. Quand le mari de Rosa Luxemburg se sent rejeté, il lui promet l'enfer. Même logique avec le compagnon de Juliane qui ne parvient pas à l'aider dans son obsession de savoir ce qui est

arrivé à Marianne. Dès qu'ils ne sont plus au centre de l'attention, ces hommes se fâchent, désertent. Justement, tout le cinéma de Von Trotta est de recentrer ses histoires sur des femmes.

Loin d'être un cinéma purement politique, il offre aussi de beaux moments de tendresse. Ce sont notamment les souvenirs en flash-back des deux sœurs dans *Les Années de plomb*, dont la vie, régentée par un père pasteur un brin rigide, se construit autant par l'entraide que par la confrontation. Mais toujours, Juliane et Marianne se retrouvent et s'aiment. Katharina Blum vit aussi un amour passionné, bien qu'empêché, avec son amant en fuite. En témoigne leur rencontre à la soirée. Dans un flash-back, l'héroïne se souvient de la connexion intense entre eux, dès le premier regard. Le tutoiement est immédiat, la proximité instantanée. Qu'importe le brouhaha du carnaval dehors, la lutte armée le lendemain ou la surveillance policière, à cet instant-là, ils n'existent que tous les deux. Et cet instant semble gravé pour l'éternité.



SPLENDOR FILMS
CINÉMA
12 OCTOBRE 2022

RÉTROSPECTIVE
MARGARETHE
VON TROTТА (1976-1986)

- *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1976)
- *Le second éveil de Christa Klages* (1978)
- *Les Années de plomb* (1982)
- *Rosa Luxemburg* (1986)



L'Honneur perdu de Katharina Blum (1975)



Rétrospective Margarethe Von Trotta

Par [Noëlle Gires](#)

Splendor films nous donne l'occasion de revoir sur grand écran 4 films de Margarethe Von Trotta en version restaurée 4K. Le 12 octobre sortiront à nouveau dans les salles *L'honneur perdu de Katharina Blum* (1976), *Le second éveil de Christa Klages* (1978), *Les années de plomb* (1981) et *Rosa Luxembourg* (1986).

L'entrée féministe est évidente pour aborder ces films. Von Trotta est la première réalisatrice à avoir gagné un lion d'or à Venise, avec *Les années de plomb*. Dans ses interviews, elle répète à l'envi qu'elle a toujours voulu réaliser, mais que le dire dans l'Allemagne des années 60 aurait provoqué le rire ou l'incompréhension. Aussi a-t-elle commencé par être actrice. En jouant pour Schlöndorff puis Fassbinder, en les observant au travail, elle a fait ses classes clandestines. Difficile de ne pas penser en l'écoutant au documentaire de Delphine Seyrig, *Sois belle et tais-toi* (1981) où bon nombre d'actrices révèlent leur désir, le plus souvent inavoué, de diriger plutôt que d'être dirigées. Les quatre oeuvres proposées par Splendor peuvent se regarder comme un parcours d'émancipation féminine.

Katharina Blum, tourné sous le double patronage d'Heinrich Böll (l'auteur du roman dont le film est adapté) et de Schlöndorff (qui avait dit aux producteurs que si Von Trotta se montrait mauvaise, il reprendrait la main!) reste un peu froid. Le destin tragique de son héroïne est lié à des figures presque exclusivement masculines: c'est parce qu'elle est amoureuse d'un terroriste, qu'elle a peut-être aidé à s'évader, que Katharina fait l'objet d'une constante diffamation dans la presse. Policiers et journalistes, tous des hommes, prennent plaisir à la rudoyer et à l'utiliser. Tantôt poursuivie par une horde qui l'accule, tantôt seule à l'image, elle est comme prise au piège du cadre. L'oppression d'Etat est au coeur du film, comme l'indique son sous-titre: « Comment peut naître la violence et où elle peut conduire ». On frôle le thriller, grâce à un montage sec, une musique grinçante et quelques surprises narratives. Mais le film peine à trouver son rythme. Le choix de couleurs froides, égayées sporadiquement par les scènes de carnaval, d'une actrice dont le jeu est un peu trop retenu, donnent parfois l'impression d'être face à un discours qui a du mal à s'incarner. *Katharina Blum* est une démonstration implacable et un témoignage précieux sur l'Allemagne des années 70, mais il n'emporte pas.



Avec *Le second éveil de Christa Klages*, on gagne en sensualité. Quelque chose se vit dans les corps. Des fulgurances, des attirances, qui souvent relient les femmes entre elles. Il suffit à la jeune employée de banque Lena de partager une étreinte forcée avec Christa lors d'un braquage pour que sa vie prenne une direction inattendue. Les figures masculines, aussi attachantes soient-elles, sont impuissantes à garantir le bonheur de l'héroïne. Elles disparaissent à mesure que l'intrigue avance, pour laisser la place à une féminité toujours plus sûre d'elle-même. Lorsque Christa, en fuite, se teint les cheveux, c'est d'abord à un homme, figure à la fois paternelle et séductrice, qu'elle fait appel. La seconde fois, son amie Ingrid lui fait le même chignon que celui qu'elle arbore quotidiennement: tu seras comme moi, dit-elle. Un chignon blond, un double féminin: la référence est transparente. Mais la nouvelle Christa n'a rien à voir avec la re-création du désir masculin qu'était Madeleine/ Judy dans *Vertigo*. Elle est ré-appropriation de soi et de son désir de femme.



Les deux héroïnes des *Années de plomb* ne sont pas des jeunes filles naïves en « éveil », mais des femmes qui, nées pendant la guerre, lourdes du fardeau de culpabilité et de silence légué par leurs aînés, se révoltent. L'une, journaliste, se bat pour les causes féministes; l'autre s'est engagée dans la voie du terrorisme.

Avec *Rosa Luxembourg*, Von Trotta entreprend finalement le portrait d'une passionaria, inlassable pourfendeuse du nationalisme et du militarisme, sûre de ses discours comme de sa séduction, mais en butte à un monde politique dominé par les hommes. A mesure donc que Von Trotta s'affirme comme réalisatrice, ses personnages féminins gagnent en puissance.



Mais le travail de la réalisatrice est avant tout une réflexion sur la violence et le verbe, qui, si elle embrasse les questions féminines, les dépasse largement. À ce titre, *Les années de plomb* est un film captivant.

Marianne (intense Barbara Sukowa), terroriste recherchée par la police, a fait le choix de la violence et de la marginalité ; sa soeur Juliane, toute en fureur rentrée (Jutta Lampe, très bergmanienne), a fait celui de la parole et d'une vie apparemment plus rangée. Le film n'a de cesse de confronter les deux options. On peut le trouver trop bavard, tant les joutes verbales y occupent une place centrale. Mais les problématiques qu'il aborde sont passionnantes. Marianne n'a de cesse de reprocher ses choix bourgeois à sa soeur mais elle voudrait bien laisser son fils à sa garde. Choisir la voie de l'extrémisme, n'est-ce pas "se donner le beau rôle", et laisser les autres gérer le quotidien dont l'on refuse de s'encombrer? Choisir une vie plus rangée mais militer pour les droits des femmes et refuser d'avoir des enfants, comme le fait Juliane, expliquer la nature de ces choix dans un journal féministe, les mettre en perspective avec le culte nazi de la maternité, est-ce vraiment bourgeois? La radicalité de Marianne la mène à l'emprisonnement puis à la mort; Juliane est celle qui reste. Elle vouera sa vie, au risque de tout détruire autour d'elle, à la rehabilitation de sa soeur, conspuée par tous.

La parole n'est cependant pas seulement le véhicule d'un débat d'idées. Elle est au coeur des préoccupations de Von Trotta, pour qui toute émancipation passe par elle. Il s'agit pour toute une génération née pendant la guerre de se libérer de la chape de silence et de mauvaise conscience sous laquelle elle a été ensevelie. Aussi les nombreux flashbacks ont-ils pour but, certes, de mieux comprendre le lien qui unit les deux soeurs et le parcours de chacune, mais surtout de montrer comment elles se libèrent progressivement de cette gangue grâce à leurs lectures, leurs discussions, et aux films documentaires sur la Shoah ou le Vietnam qu'elles visionnent, écoeurées - le cinéma est omniprésent dans sa fonction de témoignage-. Les films de la réalisatrice ont en commun des scènes qui montrent une femme écrivant. Christa écrit sur les murs de l'appartement où elle s'est réfugiée, seule; Juliane écrit des articles dans lesquels elle raconte la vie de sa soeur ; Rosa, en prison, se consacre à une correspondance fournie. L'épreuve de la solitude et de l'enfermement, associée au passage à l'écriture, est pour chacune une forme de libération. Dans cette "chambre à soi" et cette appréhension du réel par le langage, chaque héroïne trouve sa force.



Les années de plomb est construit autour d'une mise en abîme de l'acte de dire. Le film se clôt sur l'injonction de l'enfant de sa soeur, que Juliane a finalement recueilli: "Raconte!" et l'on comprend qu'il est, dans son entier, voué à ce travail de mémoire et de transmission. Les générations d'après-guerre ne peuvent se construire que par la pleine connaissance de l'histoire dont elles sont les héritières.

Cependant, les stigmates et les non-dits du passé s'inscrivent toujours dans les corps. C'est pourquoi le cinéma de Von Trotta n'est pas froidement conceptuel. Des visions de corps meurtris émaillent le film. L'image du cadavre de Mariane rappelle celle d'une femme morte dans les camps, entrevue plus tôt dans le film. Le corps brûlé de Ian, son fils, victime d'une redresseur de torts, évoque les images d'enfants vietnamiens qu'une autre séance de cinéma a exposées. C'est aussi par le corps que Juliane, adolescente, exprime sa révolte naissante, dans une des plus belles scènes du film: lors de la fête de son lycée, tandis qu'enfants et parents sont invités à danser ensemble une valse, elle se meut ostensiblement seule au milieu de la piste. De la même façon, la confrontation idéologique des deux soeurs est sans cesse contredite par des images qui superposent leurs visages (magnifique variation autour de la scène du parloir), par des étreintes, des vêtements ou des postures que l'une emprunte à l'autre. Par-delà le débat d'idées se dessine alors une magnifique histoire d'amour sororal, de révolte, et de mort.

Redécouvrir le cinéma de Margarethe Von Trotta, c'est redécouvrir une oeuvre où, sans conteste, le personnel est politique et le politique est personnel.